

VIENS

DU MÊME AUTEUR

L'Île d'Odin, Actes Sud, 2003.

Rien, Panama, 2007.

Guerre : et si ça nous arrivait, Les Grandes Personnes, 2012.

JANNE TELLER

VIENS

*Traduit du danois
par Catherine Lise Dubost*

Libella

Maren Sell

Traduction réalisée avec le soutien de la Danish Arts Foundation

THE DANISH ARTS FOUNDATION

Titre original:

Kom

© by Janne Teller 2008

Published by kind permission of Carl Hanser Verlag, München

Et pour la traduction française:

© Libella, Paris, 2014.

ISBN: 978-2-283-02716-5

«This is a moral universe.
Everybody has to live with themselves –
and Brother, that can be pretty tough.»

Desmond Tutu, Afrique du Sud

I

La neige tombe à gros flocons et son dos n'est déjà plus visible. Il se tient sur le pas de la porte et observe ses traces qui descendent les trois marches, traversent la rue vers la gauche, disparaissent.

Les flocons s'engouffrent dans l'ouverture de la porte, fouettent sa chemise et l'appui de la fenêtre derrière lui, mais il ne bouge pas. C'est impossible, pourtant l'air fleurit légèrement la terre humide. La ruelle pavée est prise dans la croûte d'asphalte du centre-ville. Il a neigé tout le jour et la chaussée est recouverte d'une couche épaisse laissant à peine deviner le bord du trottoir de la seule sortie qui a été dégagée.

Devant ses chaussures, la moquette est trempée et un petit amas blanc se forme contre le mur droit. Il hésite encore cependant. Elle portait des bottes à grosses semelles de caoutchouc. Il distingue les nervures en forme de losanges dans les empreintes les plus proches. Silencieusement, la neige tombe dans les marques de ses pas, la buée couvre ses lunettes et sur la poignée, sa main est blanche de froid. Il tire la porte. Mais juste avant qu'elle ne se ferme, il la repousse. Sur le chemin, ses traces sont moins distinctes, comme si elle avait traîné les pieds ou simplement comme

si elle n'avait pu soulever ses bottes assez haut, laissant un léger sillon d'une empreinte à la suivante.

Tous les autres sont partis depuis longtemps. Il referme lentement la porte, tourne la clé et retourne à son bureau. Il s'assied à sa table de travail et tire un gros manuscrit devant lui. Les feuilles en sont humides, les premières collées les unes aux autres. À tel point qu'en haut à droite, on lit le texte de la première page en transparence. Les coins se recourbent et il y a une tache de vin rouge sous le titre, mais elle s'est peut-être toujours trouvée là.

Il enlève ses lunettes, cache son visage dans ses mains et ferme les yeux. Elle n'avait pas besoin de le rapporter. Un nouvel exemplaire aurait pu être imprimé, c'est facile de nos jours.

Il reste un moment immobile. Se redresse subitement et fait claquer la paume de sa main sur le manuscrit.

– Non, mais qu'est-ce qu'elle s'imagine?

II

– C'est toi qui choisis, avait-elle dit avant de prendre congé.

Évidemment, que c'est lui qui choisit. Qui d'autre ?

Il regarde le manuscrit. Se lève brusquement, prend sa veste accrochée au valet de pied et l'enfile. On vient juste de terminer la deuxième relecture.

Il frissonne, sa chemise est moite et froide aux endroits où la veste la presse contre la peau. Si le livre doit sortir comme prévu le 6 mai, la fabrication doit l'envoyer à l'imprimerie demain. L'auteur est un jeune homme, parmi les auteurs qui se vendent le mieux dans le pays. Son cinquième roman. Le service des ventes travaille d'arrache-pied depuis longtemps déjà.

Il traverse la pièce jusqu'à la fenêtre, pousse le rideau sur le côté. La neige tombe dru et enveloppe tout d'une blancheur scintillante.

C'est sans conteste le meilleur roman que l'auteur ait écrit jusqu'à présent. Sur des sujets qu'il n'a encore jamais traités et avec une intelligence qu'il n'avait jamais laissée soupçonner. Un coup à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Il retourne s'asseoir. Des millions peut-être, à l'international.

– C'est mon histoire, avait-elle murmuré.

Il ne lui avait confié le manuscrit que parce qu'elle y avait été elle-même: à Morenzao, pendant le processus de paix. Il avait pensé qu'il serait susceptible de l'intéresser. Il était déjà cinq heures quand elle était arrivée dans son bureau. Elle avait posé le manuscrit trempé sur la table.

– C'est mon histoire, avait-elle murmuré.

D'abord, il n'avait pas répondu. Ils s'étaient regardés un moment. Il n'aurait jamais dû le lui montrer. D'ailleurs, ce n'est pas seulement parce qu'elle avait été à Morenzao qu'il l'avait fait. Peu importait, à présent. Il y avait bien trop de problèmes de ce genre.

– On ne possède pas une histoire, avait-il fini par répondre.

– Il n'y a donc pas d'histoires trop personnelles pour qu'il soit interdit à d'autres de les déballer publiquement?

Ses yeux sont translucides. Étrange qu'il n'y ait jamais prêté attention auparavant.

– Tu n'as pas pu vivre cela...

Il avait prononcé ces mots gentiment, non comme une question, mais plutôt dans l'attente qu'elle confirme et mette ainsi fin à la discussion, ou qu'elle conteste en étayant par des détails dont il savait qu'ils ne concorderaient que de son point de vue à elle. Il en était toujours ainsi.

On voit tout ce qu'elle ressent, s'était-il dit. Elle n'avait pas répondu. S'était contentée de soutenir son regard sans dire un mot. Cela l'avait rendu furieux. Il ignore pourquoi. Tout ce qu'il avait pu voir, c'était elle qui le voyait, lui.

Il saisit le téléphone et appelle chez lui.

– Je vais rentrer tard, explique-t-il.

– Pas encore, dit sa femme.

– Ne m'attends pas.

– Je passe te chercher en y allant.

– Non, ne prends pas la voiture jusqu'au centre-ville par ce temps. Ce n'est pas prudent.

Il est sincère. Conduire par ce temps n'est pas prudent, et il se réjouit de la sincérité que laisse entendre sa voix.

– J'irai en taxi directement.

Le personnel de cuisine range toujours les restes du déjeuner dans le réfrigérateur de la direction.

Sa femme dit quelque chose sur le ministre des Affaires sociales et sur une proposition de politique d'intégration qui voue à l'échec celle qu'elle vient justement de présenter. Il se lève, s'approche de la fenêtre et regarde au-dehors. Il n'écoute pas. La neige tombe sans cesse dans la pénombre, dans les faisceaux des lampadaires et le halo des fenêtres d'en face. C'est son monde. Mais subitement, il ne lui semble plus si familier. Il a un discours à écrire. Les lois de l'univers différent-elles selon les personnes? Il a lu cela quelque part. Ce n'était pas le sujet de la conversation.

– Ne t'inquiète pas, j'y serai, assure-t-il.

Après avoir raccroché, il va dans la cuisine et ouvre le réfrigérateur pour trouver quelque chose à manger, mais le frigo est vide. Tant pis. Il n'a pas faim.

III

Avant d'appeler sa femme, il avait eu le temps de lire les trois premiers chapitres. C'est une fiction. Fascinante, mais personne ne traverse ce genre de choses. Le livre commence par l'assassinat d'un contrôleur de scrutin, battu à mort. Par le sang mêlé à la poussière sur un linoléum africain. Une jeune femme est le bras droit du Secrétaire général des Nations unies à Morenzaio. Malgré les pages froissées et les bords humides, le texte apparaît toujours clairement. Elle regarde le sang séché sans savoir que sa vie ne sera plus jamais la même.

C'est à ce moment qu'il a téléphoné à sa femme.

Dix-sept heures trente-cinq.

Les gens croient souvent à tort qu'ils ont vécu certaines choses. Elle n'avait pas répondu quand il lui avait demandé:

– Quelqu'un t'a fait du mal, à Morenzaio?

C'est le genre d'histoires qui ne s'écrivent que dans les romans.

Elle s'était contentée de le regarder. L'avait fait se sentir comme un imbécile, sans un mot, sans aucune expression dans le regard qui eût pu conforter le sentiment qui naissait en lui tandis qu'il la fixait: imbécile. Comme s'il était le seul

responsable de ce sentiment de honte, quand elle le regardait.

C'est ce qu'on s'attend à voir arriver dans la suite du roman qui l'avait amené à poser cette question.

Il feuillette les pages, essaie de retrouver le passage, s'irrite de l'humidité qui rend le papier collant. Elle ne l'a pas pris pour un imbécile. Ou quoi?

Du mal. Peut-être était-ce la formulation. On ne parle pas ainsi quand il est question de guerre et de viol en Afrique? Mais ce n'était pas elle. Où cela figure-t-il? Au milieu du livre? Plus loin?

Oui, il sait qu'elle y était, tout le monde sait cela. Quelle avait été sa fonction, déjà? Elle n'en parle jamais. Ou plutôt si, mais toujours au moyen de tournures énigmatiques. Les deux années qu'elle a passées à Morenzaio. C'est tout. Et ces yeux lointains. Comme deux années sorties de sa vie, et avec une certaine étrangeté dans la voix. De quoi, déjà? De joie, oui, c'est cela. Pas d'horreur.

Il parcourt les chapitres du milieu sans trouver le passage qu'il cherche.

«Un pays que j'ai eu le privilège de voir passer de l'état de guerre à la paix», l'avait-il entendue dire une fois, il y a quelques années. Ce furent exactement ses mots, aucune erreur. Il s'en souvient maintenant, c'était au dîner qui avait été organisé à l'occasion de la remise du prix Albert.

«Chacun doit faire de son mieux.» C'était sa formulation. Et dans un sourire, le regard lointain. Comme si c'était son mérite à elle.

C'était ça le plus ridicule.

Il renonce à trouver les pages qu'il cherchait et rassemble les deux piles en une seule. Il arrache un feuillet bleu de son bloc-notes et le pose sur la première du manuscrit.

Comme si elle avait personnellement sauvé Morenzaio!

Il a un discours à rédiger. Il pose le manuscrit dans le bac des dossiers à traiter avec l'inscription :
« Bon à tirer ».

IV

Il est presque dix-huit heures, et il a un discours à rédiger avant de partir.

Il en serait déjà à la moitié si elle n'était pas venue le perturber. Non qu'il ait particulièrement envie de partir. Ce genre de dîners politiques sont importants pour sa femme et il ne s'y rend que parce qu'ils peuvent également lui être d'une certaine utilité. Il ne fait pas partie du sérail. Demain, il doit prononcer une conférence à l'occasion d'un congrès international à Vienne sur l'éthique dans le monde éditorial et littéraire.

Qu'est-ce qu'elle avait dit, déjà?

– C'est toi qui choisis.

Elle est un nom, mais ce n'est pas ainsi qu'il la voit. Il ne sait pas pourquoi, mais cela non plus n'a pas d'importance.

Ça n'a pas de sens. L'auteur le plus vendu du pays doit porter lui-même la responsabilité de ce qu'il écrit.

Une maison d'édition n'est pas éthiquement responsable des écrits de ses auteurs, écrit-il. La responsabilité de l'éditeur, c'est d'attirer l'attention de l'auteur sur le caractère éventuellement offensant de son œuvre vis-à-vis de telle ou telle personne, mais l'auteur est seul responsable de la publication ou non de propos offensants.

– Si quelqu’un est inconscient de sa propre responsabilité, celle-ci incombe automatiquement à celui qui en fait le constat.

Elle est insupportable. Pas étonnant que la plupart des gens la détestent. Elle a quelque chose d’extrêmement provocateur. Et puis, ce gris transparent... Il pousse la pile humide tout au bord de la table. Comme si elle avait tout vu depuis longtemps, tout pardonné.

C’est un bureau en cerisier dont le sous-main de cuir vert est intégré dans le plateau. Il est grand. Comme si personne ne pouvait lui présenter quoi que ce soit susceptible de la surprendre. Il frappe si fort sur le clavier que le T se détache. Il met quelque temps à remettre la touche en place. C’est sa maison d’édition! Quand son beau-père mourra, ce sera sa maison d’édition.

Qu’a-t-elle à lui pardonner?

Sa femme est plus belle que Petra Vinter!

La fiction n’est pas la réalité. Une œuvre littéraire ne peut donc pas s’évaluer à l’aune d’une échelle de valeurs éthiques appliquée à d’autres domaines de la vie, écrit-il.

– Ah bon? l’entend-il répondre.

Il se lève et regarde par la fenêtre.

Dirait-elle cela?

La neige tournoie dans la pénombre hivernale et les faisceaux des trois lampadaires ressemblent à une lutte incessante d’insectes.

Le vent a forcé. La plupart des fenêtres sont éclairées dans le bâtiment d’en face. Ce sont des appartements, des gens rentrés chez eux pour dîner derrière les vitres à petits carreaux.

Il lève les yeux vers l’horloge accrochée au mur, une horloge magnétique en argent. Dix-huit heures dix-sept. Sa

femme doit être sur le départ. Les cheveux remontés en chignon, quelques effets sélectionnés dans un sac du soir consciencieusement choisi, elle ferme ses boucles d'oreilles en cherchant ses escarpins à talons du bout des orteils avec cette assurance indolente qui l'a toujours agacé. Ils sont invités pour dix-huit heures trente.

– Il me l'avait promis, avait-elle dit. De ne jamais rien écrire à ce sujet.

Dans une soudaine impulsion, il sort et ouvre la porte d'entrée. Ses empreintes sont toujours visibles sur les marches abritées par l'auvent, mais sur la chaussée, le sillon entre les traces de pas n'est plus qu'une faible dépression et la marque nette des bottes, des creux arrondis à intervalles réguliers, comme s'ils n'avaient pas été formés par le déplacement d'une personne, mais plutôt par celui d'un ballon rebondissant dans la rue et sur le trottoir d'en face.

Il revoit Lula. Il y a longtemps qu'il n'a pas pensé à elle. Imbécile.

– Les promesses n'ont-elles pas de sens?

V

Les écrivains, comme tous les artistes, se sont toujours inspirés de ce qui les entourait. Livrés, diraient certains, mais en matière d'art, on ne livre pas.

Prenons simplement les tableaux de Picasso, dévoilant les femmes qui lui étaient proches. Croyez-vous que Dora Maar ait apprécié être exposée en Femme qui pleure? Pourtant, ne serions-nous pas tous plus pauvres sans ces portraits? Prenons À la recherche du temps perdu, Gatsby le Magnifique, Les Buddenbrook.

La seule règle n'est-elle pas que l'art échappe aux règles de la réalité? La seule règle qui prévale en matière d'art n'est-elle pas la qualité?

Il a trouvé le fil, les mots coulent. Il énumère d'autres exemples: Joyce, Hemingway, Duras... Sans parler de la littérature intimiste des années soixante-dix. Sans y faire attention, il choisit d'abord ses exemples parmi les artistes du monde entier, pas les artistes danois. Puis il repense à ce qu'elle lui a dit à ce propos:

– Vous n'avez aucune envie de comprendre quoi que ce soit, dans ce pays!

Et chez nous, prenons Tove Ditlevsen, écrit-il. Jørgen-Frantz Jacobsen.

Il soulève la photo qui est posée sur son bureau. Sa femme rit, le visage tourné vers leur fille qu'elle tient dans ses bras. Elle avait deux ans à l'époque. Aujourd'hui, elle en a quatorze.

Ces années se trouvent dans les livres de sa bibliothèque. Dirait-elle.

Pour qui se prend-elle?

Ce n'est pas un problème, si les livres en valent la peine.

En valent-ils la peine?

Il retourne à la fenêtre. C'est absurde! Elle n'entendra jamais son discours. Il pousse le rideau de côté. La neige forme une tenture vivante de l'autre côté de la vitre.

De quand date sa rupture d'avec Lula?

Cinq ans? Six?

Il examine la photo qu'il tient toujours dans sa main. Son épouse est le genre de femmes qui font de nombreux envieux. Si elle était celle d'un autre, il l'envierait aussi. Il est fier d'elle. D'elle et de son nom. La ministre de l'Intégration. À eux deux, ils sont quelque chose. Beaucoup. C'est une femme qu'il est bon d'avoir à ses côtés. Sans elle, il ne serait pas où il est. Lula aurait dû le comprendre.

Où serait-il alors?

Elle paraît dix ans de moins que son âge, la ministre. Sa femme.

Cela en vaut-il la peine?

Même si son récit se révélait être authentique, et si elle en était la véritable auteure, refuser de le publier ne changerait rien.

Son regard évite ses pas dans la neige, et il retourne s'asseoir.

Il serait publié ailleurs, voilà tout.

Il repose la photo et se penche de nouveau sur son discours.

Une page. Il lui en faut au moins huit.

VI

Elle n'a pas dit cela.

Sur le pays. Ou quoi?

Il lui semble entendre sa voix prononcer les mots. Mais est-ce seulement parce qu'elle en semblait capable? Elle n'a pas dit cela. Il en est certain. Et pourtant, les mots résonnent à son oreille:

– Vous n'avez aucune envie de comprendre quoi que ce soit, dans ce pays!

Comme si la phrase flottait, prononcée entre elle et lui. Entre leurs yeux. Mais où est-elle apparue?

Elle est de ce pays. Née quelque part en Europe centrale, certes, en Slovénie, République tchèque, Hongrie ou ailleurs, mais elle a grandi dans cette capitale, tout comme lui. Alors pourquoi ce pays serait-il plus à lui qu'à elle?

Pourquoi pense-t-il à cela? Il doit écrire un discours.

N'en est-il pas de même dans tous les pays?

Elle n'a pas dit cette phrase. Il en est certain.

Qu'est-ce que nous n'avons pas envie de comprendre?

Tout artiste doit sceller lui-même son pacte avec le monde qui l'entoure, écrit-il.

– C'est bien là le problème. Il avait dit qu'il ne se servirait jamais des récits des autres pour écrire.

– Tu l'as raconté. Tu aurais pu te taire.

– Est-ce la seule leçon à en tirer? Que si notre confiance est trahie, c'est parce que nous avons été assez stupides pour l'accorder à autrui?

Ils n'ont pas eu cet échange. Pourtant, il l'entend dans sa tête. Où avait-il lu cette histoire de femme qui laisse des empreintes, le problème étant de savoir si ces empreintes sont de jour ou de nuit. Quelle banalité! Était-ce quelqu'un qui lui en avait parlé? Qu'elle aille au diable, ne venait-il pas de lire cela? Il ouvre le manuscrit, son regard parcourt les pages humides. Chapitre deux, voilà:

«Elle est de ces femmes qui laissent des empreintes.

Le seul problème, c'est qu'on ne sait jamais si ces empreintes sont de jour ou de nuit.»

C'est écrit ainsi, mais les mots lui reviennent d'ailleurs. Ça y est, c'était à la réception de Noël. Elle était introuvable. Deux hommes discutent, l'un s'appuie au mur. L'auteur en question et l'autre, écrivain lui aussi, se penche vers le premier et prononce ces mots en secouant légèrement la tête. Des empreintes dans la nuque. Il pouvait être question de n'importe qui.

De nouveau, il regarde la photo de sa femme. Avec son troisième enfant, le cadre est en cuir noir, souligné d'un double fil doré, les cheveux blonds et les yeux bleus. Lula avait les cheveux bruns, mi-longs. Les photos de son fils de dix-neuf ans et de son aînée, la fille de vingt et un, sont posées plus loin dans la bibliothèque. Il a toujours été fier de les montrer. Aujourd'hui leurs yeux noirs et blancs et leurs sourires figés semblent lui reprocher quelque chose.

D'où lui vient la conviction que ces mots furent prononcés au sujet de Petra Vinter?

Qu'ont-ils à lui reprocher?

Si l'artiste ne respecte pas son pacte avec le monde qui l'entoure, c'est en soi une forme de pacte: l'entourage doit alors simplement comprendre que le pacte de cet artiste repose dans l'irrespect récurrent du pacte.

Ils ont tout eu.

Qui sait où Lula se trouve aujourd'hui?

Il tourne la tête vers la fenêtre. De sa place, la neige est un mur blanc scintillant dans la pénombre.

Il n'est pas responsable. Il faut qu'elle en parle à l'auteur.

– J'ai essayé, avait-elle répondu. Il dit que c'est un hasard. Qu'il ne se souvient de rien. Qu'il ne savait même pas que j'étais allée là-bas. À Morenzao.

Est-il possible de ne pas le savoir?

– Et l'autre qui était présent? Il pourrait témoigner.

– Il a une femme. Et des intérêts à préserver. Il a de l'admiration pour l'auteur.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre, dans ce métier! Pas plus de deux ou trois semaines auparavant, un auteur était venu se plaindre à l'un des assistants au motif que de nombreuses phrases d'un de ses livres encensé par la critique, mais qui ne s'était pas bien vendu, se retrouvaient presque mot pour mot dans le best-seller d'un autre.

– Je vais examiner le problème, avait-il répondu.

Les deux livres étaient posés avec leurs marque-pages, pas encore ouverts, sur son bureau. Mais il ne pouvait tout de même pas se soucier de tout ce qui les contrariait. Il prend les deux livres et les ouvre sur deux des marque-pages. C'est vrai, les phrases sont absolument identiques... il tourne les pages jusqu'aux signets suivants: là aussi. Et les troisièmes. Vingt-quatre phrases parfaitement interchangeables. Et

trente où des expressions très particulières sont réutilisées. Dix-sept où le choix des mots donne un rythme exactement identique.

Lula dirait qu'il y a de quoi avoir les doigts qui vous démangent.

Que dirait Petra Vinter?

Était-ce cela qu'elle évoquait en affirmant que le monde éditorial avait un problème? Avait-elle eu vent de cette affaire-là?

Tous les écrivains ont de tout temps construit sur ce qui existait déjà, se sont élevés sur les épaules de leurs prédécesseurs, écrit-il. Mais à quel moment le fait de se servir de ce qui a précédé devient-il copie? Combien de phrases, de tournures ou de passages peut-on retrouver? Combien d'idées ou de fils rouges peuvent être réutilisés avant qu'on ne puisse parler de plagiat? Dans le meilleur des cas, de manque d'originalité?

Reste à savoir si ce n'est là que la partie émergée de l'iceberg. Tous les auteurs abusent-ils? Ou certains seulement? Et cela ne fait-il pas partie du métier? Où est la limite, quand la plupart des livres décrivent la vie des autres? N'est-ce pas déjà de toute façon s'emparer de ce qui appartient à autrui?

Peut-être la condition d'écrivain est-elle en soi un pacte faustien: vendre son âme pour faire apparaître autre chose de plus grand. Car d'où viennent les idées? Où apparaît la fiction si ce n'est dans la réalité environnante?

Elle n'a pas dit les mots qu'il s'était rappelés juste avant: il a de l'admiration. Non, n'était-ce pas plutôt: il a besoin de...?

– Il a besoin de l'auteur.

Ou n'avait-elle mentionné ni l'un ni l'autre?

Il sort de son bureau et va ouvrir le réfrigérateur, mais à l'instant où la porte s'ouvre et où la lumière apparaît, il se

souvent qu'il est vide. Il regarde l'horloge, dix-neuf heures onze. S'il se dépêche, il arrivera pour le plat principal.

– Ça m'est égal, après tout, avait-elle fini par dire. Moi, je vais mourir. C'est toi qui devras vivre avec.

Il lui manque un petit morceau d'une oreille.

VII

Tous les récits appartiennent à d'autres, écrit-il. Pas même le récit de notre propre vie ne peut être raconté sans raconter en même temps la vie d'autres personnes.

Il regarde la photo de sa fille cadette. Qu'écrirait-elle sur lui? Si elle faisait le choix d'écrire.

- C'est loin, l'Afrique, avait-il dit.
- Je suis là, moi.

Nous sommes le même monde, l'entend-il poursuivre, mais ce n'est pas ce qu'il avait en mémoire. Non, elle avait seulement prononcé ce « moi, je suis là » comme s'il voulait tout dire. Lula dirait que c'est le cas.

Nous sommes responsables de la personne qui se trouve devant nous, écrit-il.

Avant de corriger:

Notre responsabilité vis-à-vis de la personne qui se trouve devant nous dépend de notre position par rapport à elle: si nous sommes plus forts ou plus faibles.

Celui qui détient le pouvoir d'influer sur la vie de l'autre porte aussi la responsabilité.